

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 20

Artikel: Ce qu'il faut savoir
Autor: La Hire, Jean de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253865>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

JOUR DE TERME

Il est dix heures.

M. Ignace Filoche, concierge, sort de sa loge, mis sur son trente-et-un.

A sa mine réjouie, le locataire le plus borné deviendrait que c'est le 15 avril.

Muni de ses quittances, d'un pas alerte, il grimpe au premier, chez M. Poule, loyer de 2,000 fr.

Poule. — Eh ! c'est vous, Ignace !

Ignace. — Oui, Monsieur, c'est bien moi !

Poule. — Et qu'est-ce qui me vaut le plaisir ?...

Ignace. — C'est aujourd'hui le 15, M. Poule.

Poule. — Le quinze !

Ignace. — Oui, le quinze avril.

Poule. — Déjà ! ah ! sapristi, je parie que vous venez pour le terme.

Ignace. — En effet, M. Poule !

Poule. — Eh bien ! Ignace, faudra repasser. Tout mon argent est placé, et je ne veux rien retirer d'ici une quinzaine, à cause du coupon.

Ignace. — Oh ! ne vous gênez pas, M. Poule. Dieu merci, on vous connaît, et nous ne sommes pas en peine. Ce sera quand vous voudrez. Au revoir, M. Poule.

Et, ayant salué jusqu'à terre, Filoche monte au second, chez M. Paquet. 1200 fr. de loyer.

Ignace. — M. Paquet, serviteur !

Paquet. — Eh ! cet excellent Filoche ! Je vous attendais. J'étais bien sûr que vous viendriez ! Oh ! vous êtes fidèle, vous, et, chaque trimestre, on est sûr de vous voir arriver.

Ignace. — Dame ! M. Paquet. C'est le métier qui veut ça.

Paquet. — Et je ne vous en veux pas ! Seulement, aujourd'hui on ne peut rien vous donner.

Ignace. — Diable !

Paquet. — Je ne touche de l'argent que dans une quinzaine et, ma foi, avec la meilleure volonté du monde...

Ignace. — Sapristi de sapristi, le propriétaire ne sera pas content.

Paquet. — Que voulez-vous ? Nécessité fait loi.

Ignace. — On attendra ; mais c'est égal, faudra pas trop faire attendre.

Paquet. — Comptez sur votre argent pour dans une quinzaine.

Avec un soupir, Filoche monte au troisième, chez M. Tablette, 800 fr. par an, tapis compris.

Ignace. — Monsieur Tablette, c'est pour le terme !

Tablette. — Oh ! mon pauvre monsieur Filoche, vous me voyez désolé. Mais mes fermiers sont en retard et je me trouve sans un sou,

Ignace. — Encore ?

Tablette. — Comment encore ?

Ignace. — C'est que déjà en janvier dernier...

Tablette. — Ma foi, monsieur Filoche, on fait ce qu'on peut et, après tout, tôt ou tard je vous paye, vous le savez bien.

Ignace. — Plutôt tard !

Tablette. — Enfin...

Ignace. — D'ailleurs, ça vous regarde. Si le proprié-

taire vous donne congé, c'est votre affaire. Méfiez-vous ! Bonsoir, monsieur Tablette.

En haussant les épaules, Filoche grimpe encore un étage et sonne au quatrième, chez Mme Vve Bonbonne, petit appartement de 500 fr.

Ignace. — V'là votre quittance, Madame Bonbonne !

Madame Bonbonne. — Ma quittance !

Ignace. — Eh bien ! Oui !... Avec ça que vous ne savez pas que c'est aujourd'hui le 15 !

Madame Bonbonne. — Dites-moi, mon bon monsieur Filoche, est-ce que vous pensez que le propriétaire sera fâché ?

Ignace. — De quoi ?

Madame Bonbonne. — Je vais vous dire...

Ignace. — Non ! non ! je la connais ! Tous les trois mois vous me faites un conte. Ça ne prend plus ! Si vous n'avez pas d'argent, tant pis pour vous. Les huissiers n'ont pas été inventés pour les chiens.

Madame Bonbonne. — Eh ! quoi ? On me ferait saisir.

Ignace. — Tiens ! parbleu !

Et très en colère, M. Filoche monte au cinquième et dernier étage, chez Théodore Panuche, chambre de vingt et quelques francs par mois.

Théodore. — Comment ? C'est ce brave Ignace ! Ignace Filoche, dans mes bras ! En croirai-je mes yeux ? Quel est donc le bon vent qui vous a soulevé jusqu'à mon grenier ?

Ignace. — Le vent du terme, monsieur Panuche !

Théodore. — Eh quoi ? Nous sommes aujourd'hui le 15. Comme le temps passe vite. Dire que je n'ai pas encore mangé de fraises !

Ignace. — Et je vous apporte votre petite quittance.

Théodore. — Fallait pas vous presser !

Ignace. — Et si vous avez cinquante-deux francs soixante...

Théodore. — Ah ! c'est de l'argent qu'il vous faut ! Que ne le disiez-vous plus tôt... mon brave Ignace ? Je vous aurais évité de vous déranger. D'abord parce que je n'ai pas cinquante-deux francs ni même soixante centimes et qu'ensuite, si je les avais, je ne vous les donnerais pas, vu que j'ai besoin d'un complet et qu'avant de penser à vous, je penserais à moi.

Ignace rageur. — Non alors... vous ne me payez pas ?...

Théodore. — C'est vous qui l'avez dit !

Ignace. — En ce cas, voici votre congé, par huissier. Le propriétaire l'avait fait préparer en provision des événements.

Théodore. — Ah ! vous me donnez congé. Eh bien ça tombe à pic ! Justement, j'avais en vue une charmante petite maison ; mais je ne voulais pas vous quitter, de peur de vous faire de la peine ! A présent, je vais vite donner le denier à Dieu...

Rodolphe BINGER.

CE QU'IL FAUT SAVOIR

Café à l'eau de Seltz

Voici une boisson très rafraîchissante : Versez du café noir dans un grand verre, sucrez bien, et remplissez le reste du verre avec de l'eau de Seltz.

surtout composé de villas d'été aux larges terrasses et aux grands jardins, il dévale du haut d'une colline jusqu'à la mer, face au Midi. Les orangers, les lauriers-roses et les citronniers le parfument; d'énormes figuiers de Barbarie et des aloès le hérissent pittoresquement; des poivriers, des amandiers l'ombragent. On s'y rend de Palma par une route bordant la mer; il y a à peine trente minutes de marche, mais les nonchalants Espagnols montent dans un petit tramway trainé par de lentes mules, bien lentes, puisqu'elles mettent, à faire le trajet, dix minutes de plus qu'un piéton! Je me sentais devenir Espagnol, et je pris le tramway. J'eus vite

trouvé ce qui me convenait. Dans une *casa de comida* élevée à quinze pas de la mer, on m'offrit une petite chambre propre avec un lit de sangle, une grande salle au soleil et une terrasse à l'ombre; plus le chocolat le matin, le déjeuner à une heure et le dîner à huit: le tout pour trois piécettes par jour (2 fr. 15 environ de notre monnaie). Comment refuser de pareilles propositions? D'ailleurs, l'hôte me plaisait par sa figure noire et rasée, ses yeux perçants, ses gestes graves, et je pensai que je prendrais mes repas au milieu des pêcheurs, des maçons et des laboureurs qui, chaque jour, viennent boire là leur anisette ou leur café. Je tapai dans la main de mon hôte, nommé *Pau* (prononcez *Pâou*) — et, le lendemain matin, je m'installai. Il ne me manquait plus qu'à courir le pays à la recherche de paysages agréables, d'impressions nou-

velles et d'aventures. Ni les uns, ni les autres ne me manquèrent. Comme le récit complet de mon séjour aux Baléares dépasserait la limite d'un article, je cueillerai simplement dans mon journal les impressions et les récits les plus pittoresques. Ce sera assez pour donner une idée de la vie délicieuse et mouvementée qu'un jeune homme actif peut mener dans un pays où, en l'an 1903, une automobile sur une route provoque autant de signes de croix qu'elle rencontre de paysans.

III

8 Décembre.

Je ne veux pas décrire les monuments de Palma, que je visite depuis trois jours. Cela regarde les guides pour

Anglais en voyage. Qu'il me suffise de dire qu'ils sont nombreux, très beaux, presque tous très anciens et d'un style composite, qui tient du gothique et de « l'hispano-moresque », comme disent les étrangers établis à Palma. Au spectacle des monuments, je préfère celui des hommes et des mœurs, dont la description n'est pas donnée dans les guides.

C'est aujourd'hui la fête de *Maria Purissima*, la plus grande peut-être des fêtes espagnoles. Le gamin qui m'apporte tous les matins le *Diario de Barcelona* me salue d'un « *Ave, Maria Purissima* »



Paysanne de Majorque

Je sors. Le petit tramway à l'allure de cloporte m'amène à Palma, et je vague dans les rues, admirant les cours d'entrée — *patios* — des vieilles demeures seigneuriales, dont les habitants sont maintenant devenus des simples bourgeois.

Soudain, j'entendis l'air de la *Marseillaise*, joué par un de ces pianos à mécanique, où les notes se précipitent en cascades, montent en gerbes, s'épanouissent en éventail. Mon émotion fut immense et profonde. Je marchai vite vers la musique triomphale. Au seuil d'une maison, un homme, coiffé de la barettine rouge, qui ressemble au bonnet phrygien, tournait une manivelle; et les sons de la *Marseillaise*, vieillots par l'instrument usé, mais magnifiques remplissaient l'antique rue bordée de demeures seigneuriales. Je me sentis redevenir enfant. J'ai jeté des sous en criant de toutes mes forces :

Viva la Francia! Des gamins les ont ramassés, et l'homme a baragouiné : *Merci missiou!*

Mais c'est la fête de *Maria Purissima*. Tous les établissements de l'Eglise et de l'Etat ont arboré le drapeau. Dans le port, la plupart des navires sont pavoisés. Officiers, soldats et marins du gouvernement vont à la messe en ordre de marche et en grande tenue. Les dames ont mis leur mantille des grands jours; quelques-unes portent — très mal d'ailleurs, mais fièrement — le chapeau à la mode française d'il y a dix ans. Les paysannes ont leur col de fine dentelle ou de tulle, et leurs bras nus jusqu'au coude sont plus propres que les autres jours.

Sur tout cela éclate un vrai soleil de printemps dans un ciel d'été. Une brise agréable fait claquer les oriflammes, les tentures et les drapeaux.

Je me suis assis à la terrasse d'un café, au *passeo de la Rambla*, et j'ai vu passer, en voiture découverte, le gouverneur de Palma, avec deux officiers. Ils revenaient de la messe. C'est un éblouissement ! De l'or sur la tête, de l'or et du rouge sur les bras, sur la poitrine, dans le dos ; les éperons sont en or ; les chapeaux du cocher et du valet de pied sont largement gansés d'or... Et le soleil là-dessus ! J'ai dû fermer les yeux...

Et de toute cette journée, je garde une impression de vive et joyeuse lumière, de douce tiédeur, de luxe, de paresse et de bonheur !... Les femmes sont belles, les hommes décoratifs, le ciel bleu, la mer scintillante, et dans les jardins, les orangers plient sous le poids des fruits jaunes. Dans le tramway qui me ramène au Terreno, à dix heures du soir, je somnole, et je rêve que je dis : *Ave, Maria Purissima* à un vieil homme en bonnet phrygien qui me joue la *Marseillaise*.

(A suivre).

Jean de la HIRE.



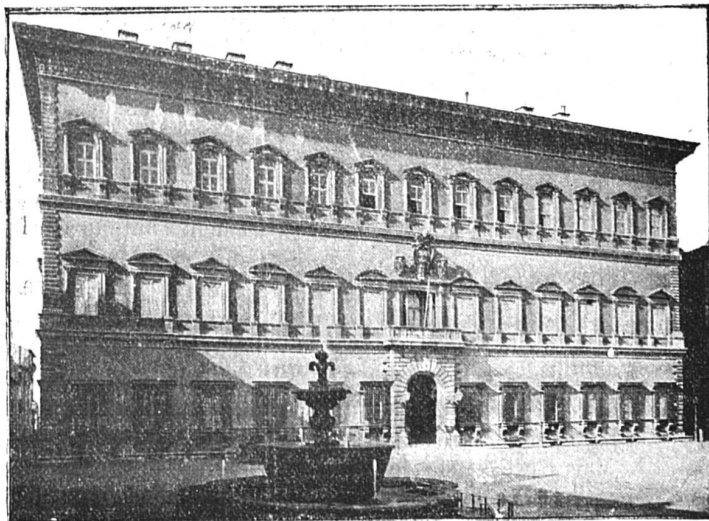
NOUVELLES A LA MAIN



Les prairies menteuses

Tout le monde a entendu parler des sables mouvants de la baie du Mont Saint-Michel, qui ont été le tombeau de tant de malheureux ; mais peu de personnes savent que l'on peut subir, en Bourgogne, le supplice de l'enlèvement.

Dans la Côte-d'Or, et surtout dans la Saône-et-Loire, se trouvent ce que les paysans appellent des « prairies menteuses ». Ce sont des marais couverts d'herbages, ayant l'aspect de prés verts, mais qui sont des abîmes de boue et de vase. Malheur à celui qui s'y aventure ! Il est perdu, rien ne pourra l'en arracher ! Chaque effort qu'il fait pour se dégager contribue à l'enliser davantage ; il enfonce toujours ; puis la plaine verte reprend son immobilité. Des légendes courent sur les prairies menteuses : des Germains, au temps de la Gaule, ont vu, dit-on, des bataillons entiers s'y engloûtir.



Le Palais Farnèse à Rome

Ce palais fameux, récemment acquis par le gouvernement français est situé sur la rive gauche du Tibre. Il est destiné à loger définitivement l'ambassadeur de France qui depuis 1874, n'en était que le locataire.

Commencé par le cardinal Alexandre Farnèse (plus tard Paul III), sur les plans de Sangallo le jeune (1530), continué sous la direction de Michel-Ange, il fut achevé en 1580.

En 1875, l'école archéologique de Rome y a été établie au second étage. On y peut voir de belles fresques d'Augustin et Annibal Carrache.

LA FOUDRE

Ses victimes et ses caprices

A ce propos, M. Camille Flammarion publie dans le *Bulletin de la Société astronomique*, une étude statistique des plus curieuses sur les victimes de la foudre et ses caprices.

La foudre que les anciens, dans leur ignorance des lois de l'électricité, appelaient « le feu du ciel », a tué en France seulement, pendant le dix-neuvième siècle, plus de dix mille personnes.

La statistique de ces victimes est faite, chaque année, par le ministère de la justice. La moyenne annuelle est de 103,62.

Les années de maximum ont été 1832 (187 tués), 1874 (178), 1884 (174), 1868 (156), 1880 (147). Ce sont des années aux étés chauds et orageux, généralement remarquables par l'excellence de leurs vins.

Les années de minimum ont été 1843 (48), 1853 (50), 1860 (51), 1854 (52), 1851 (54), années froides.

Depuis 1854, on a pris soin, dans la statistique des foudroyés, de distinguer les sexes. Il résulte de cette distinction statistique que le sexe faible est beaucoup moins éprouvé que le sexe fort.

C'est ainsi que, depuis cette époque jusqu'à la fin du siècle, il y a eu 3,919 hommes tués pour 1,462 femmes.

Cette galanterie du tonnerre a été attribuée à plusieurs causes : nature de l'être vivant, électricité organique, vêtements, etc. Elle est due, sans doute, tout simplement, à ce qu'il y a moins de femmes que d'hommes exposés dans les travaux des champs, et à ce que la majorité des cas se produit à la campagne.

Bien que la surface de la France ne soit pas très étendue, la distribution des coups de foudre est loin d'être régulière sur toute cette surface.

Tandis que dans certaines contrées, il tonne peu ou presque jamais, il en est d'autres au contraire, les pays de montagnes surtout, où les orages sont très fréquents.

Les départements de la Manche, de l'Orne, du Calvados, de la Meuse, de Tarn-et-Garonne, de l'Eure, ne comptent qu'un très petit nombre de foudroyés, tandis que ceux du Puy-de-Dôme, de la Haute-Loire, de Saône-et-Loire, de l'Allier, de l'Ardèche, du Nord, de la Loire comptent leur victimes en grand nombre.

D'une part, il se forme plus d'orages dans les pays de montagnes que dans les pays de plaines. D'autre part, les cas de foudroiement sont d'autant plus nombreux qu'il y a plus d'individus exposés à les recevoir. Or, on remarque que ces cas sont extrêmement rares dans les habitations. Le département de la Seine, par exemple, n'est pas à l'abri des orages, quoiqu'il s'en forme moins dans la plaine de l'Île de France que dans les montagnes de l'Auvergne, dans les Alpes ou dans les Pyrénées. Mais ces accidents sont tout à fait exceptionnels. Quoique plusieurs orages éclatent par an à Paris, que la foudre frappe chaque fois des arbres, des édifices ou des maisons,